

## PROLOGUE

Il cessa de chanter.

Quand il se leva et sortit de l'ombre, dressant sa haute silhouette dans la clarté qui tombait de la lune, l'enchantement se brisa.

Le charme de la voix étrangement belle qui l'avait séduite fut annihilé par la captivante beauté de l'être qu'elle contemplait.

Il lui semblait qu'une telle voix ne pouvait appartenir qu'à un homme qui possédait quelque tare physique ou morale que la nature s'était complu à racheter en le dotant de ce timbre magnifique.

Mais il était là, dressé devant elle, sûr de sa force et de sa séduction, et elle sut qu'elle ne trouverait jamais un chemin pour aller vers lui.

— Qui aimes-tu, alors ? lui demandai-je.

Elle répondit :

— Les chiens perdus, les éclopés, les parias. Ceux qui trichent parce qu'ils ne gagnent jamais, ceux qui rougissent de honte parce qu'ils sont misérables.

J'aime ceux qui mentent parce que la vérité leur fait mal ; ceux qui hurlent parce que la vie leur fait peur.

J'aime aussi les fous, les anarchistes et les désespérés, tous ceux que la Société renie.

Je lui dis :

— Tu n'es qu'une révoltée et ton amour, c'est ton vice.

— Non, dit-elle, je les aime parce que je suis de la même race qu'eux.

## CHAPITRE PREMIER

Comme elle rit, mon Dieu comme elle rit. Elle ne s'arrêtera donc jamais de rire !

Un cri de bête qu'on étriipe parvient à mes oreilles, assourdi par une atmosphère cotonneuse.

Les bruits me touchent après avoir traversé une épaisse couche d'ouate et arrivent à moi dépouillés de vérité, provenant d'un univers dans lequel je ne suis pas.

La porte s'ouvre, silencieuse.

— Ne soyez pas inquiète, c'est la Sœur.

Inquiète ? Je suis déjà noyée d'inquiétude. Elle n'a plus de prise sur moi. Je n'en sens plus le poids mystérieux parce que seul nous percevons ce qui est étranger à nous-mêmes.

Tout est devenu calme. La Sœur, maintenant, souffre silencieusement.

Qu'est-ce que je fais ici ou tout se taisait jusqu'à ce que ce cri vrille son trou dans le mur fragile du silence ?

Suis-je là depuis une éternité ou depuis quelques secondes seulement ? Amputée de ma quatrième dimension, le temps n'existe plus pour moi.

Devant mes yeux ouverts, des arbres entrelacent leurs troncs maigres aux barreaux de ma fenêtre, serpents noirs figés dans leur étreinte.

La blancheur du ciel perce comme un appel.

Oui, je m'en souviens ! C'est Elle que je cherchais. Elle n'a pas compris que mes fuites n'étaient que mon impuissance à l'atteindre.

Un jour, elle m'a acculée dans un coin de ma chambre, elle m'a demandé des comptes. Je ne pouvais plus supporter ses reproches et j'ai cherché à la fuir.

Il n'y avait derrière moi qu'un mur lisse où je ne trouvais rien pour me soutenir, un mur sans issue. Et Elle était là, devant moi, avec son insoutenable regard.

Je suis tombée à terre et j'ai crié, la suppliant de m'accorder un délai, lui jurant que tout n'était pas perdu. Mais Elle est restée intraitable et je me suis brisée contre le mur.

Le Grand Silence Blanc m'a réveillée, ici, tout doucement.

Il me gêne à la fin ce silence ! Il quelque chose d'inhabituel, de choquant. Il m'emplit de malaise et l'inquiétude monte en moi par grosses vagues. À chaque montée, il me serre un peu plus la gorge jusqu'à l'étouffement.

C'est à ce moment que l'Autre choisit pour me faire de l'œil, avec son visage d'entremetteuse, sa bouche à l'haleine fétide.

— Que veux-tu ?

Tu as peut-être une chance d'en sortir, de sortir de ce silence qui t'enterre tout vive, de tout ce ciel qui te nargue, blanc comme un reproche.

J'écoute les mots qui sortent de sa bouche édentée.

— Tu vas m'écouter, je le sais. Tu es prête à m'entendre. Laisse-toi tenter. Viens cueillir avec moi les fleurs noires au parfum âcre. Laisse-là l'edelweiss, elle pousse sur des cimes trop hautes pour toi.

Tu hésites ? De quoi as-tu peur ? Du dernier cri que ton corps t'arrachera en quittant ton âme ? Mince souffrance à côté de la délivrance que je t'offre. Tout se paie, ma petite.

— Non, je n'ai pas peur. Tu crois lancer un défi à mon orgueil ? Je ne m'y laisse pas prendre. Trouve autre chose !

— Allons, ma belle, ne te rebelle pas encore. Devance l'Appel. Tu ne le regretteras pas. La pureté que tu voulais atteindre n'est pas pour toi. Regarde où elle t'a menée. Elle tourne autour de toi en cercles magiques sans que tu puisses jamais l'atteindre. Ne te leurre pas. Elle n'appartiendra jamais aux humains.

— menteuse ! Et les saints, les héros, qu'en fais-tu ?

— Tu manques de modestie. Tu n'es pas élue, reconnais-le.

— Ta proposition est loyale. Tu as des qualités, je sais, mais je ne peux écouter ta voix, essaie de comprendre. Je veux bien mettre ma vie en jeu mais je ne peux l'abandonner sans combat. À toi de gagner, si tu es la plus forte !

La gueuse ricane.

— Ta vie, que t'offre-t-elle ? Elle te torture en te faisant miroiter toujours de nouveaux mirages. Ils se dissolvent quand tu crois les atteindre. J'ai le pouvoir de te délivrer de ce supplice. Il me suffit de tirer le fil de la marionnette tout doucement jusqu'à ce que les fibres cassent une à une ou d'un coup selon que tu désires une fin lente ou rapide.

— Je ne suis pas seule à lutter contre toi. Il est venu. Il s'est penché sur moi. J'ai vu dans ses yeux le reflet de ce que je cherchais. Ne ricane pas. Ton spectre pâlit déjà. J'écouterai d'abord l'appel des Vivants. Je t'offre une dernière concession. Si tu veux, reste tapie dans l'ombre. Si tu vois la moindre défaillance sur mon visage, accours et séduis-moi très vite que je n'aie pas le temps d'apercevoir la lueur trompeuse dans tes yeux.

Je frémis soudain et lui crie :

— File ! J'entends des pas qui écrasent le silence. C'est Lui. Ta place n'est plus ici.

Il frappe à ma porte. J'attends un peu avant de répondre. Une seconde comme une fuite. Le temps qu'Elle disparaisse et que je ne garde pas trace de son passage sur moi. Il ne doit pas savoir que j'ai eu une autre visite avant la sienne.

— Comment allez-vous ce matin ?

Il attrape mon poignet d'un geste brusque. Mon cœur lui répond. Il en était presque à ses derniers battements et maintenant il reprend son souffle.

Tu es entré et avec toi la vie toute entière. Comme tu es fort. Tu fais reculer la mort jusqu'aux frontières du désespoir par ta seule présence.

L'infirmière qui l'accompagne a fait au creux de mon bras une place toute propre pour que l'aiguille de la seringue s'enfonce. Le sérum coule tout doucement dans mes veines. Tu te penches sur moi. Tes yeux ne quittent pas les miens. Tu souris.

Oui, je sais. Tu es avec moi parce que tu me comprends. Mon tourment, mon espoir, je les partage avec toi. C'est pour cela que tu n'es pas un étranger et que je te dis « Tu ».

Tu es ma promesse de vie. La lumière qui éclaire tes yeux est le reflet que je cherchais.

Tu guettes le moment où le lien entre nous va se rompre. Il se distend peu à peu. Ton visage flotte comme si je te voyais dans l'eau après avoir jeté une pierre. Les cercles vont en s'agrandissant jusqu'à ce qu'un cercle plus grand que les autres nous engloutisse ensemble.

L'infirmière est partie dans un dernier cliquetis d'ampoules et de flacons destinés à guérir d'autres âmes restées sur le Quai.

Désormais je n'ai plus aucune faculté de sentir. Tu peux entrer dans mon âme à vif sans que j'en sente la déchirure.

## CHAPITRE II

8 Décembre

Ma chère, on ne vole pas quand on n'a pas d'ailes !

Un petit garçon est tombé du deuxième étage. Il jouait à l'avion. Les bras en croix, juché sur l'appui de la fenêtre, il a crié : « Saute, Yves, l'avion brûle » !

Le parachute imaginaire ne s'est pas ouvert mais le petit garçon a atterri sain et sauf sur le trottoir.

Je glisse sur le parquet. Le bruit de mes pas frappe mes oreilles comme autant de marteaux sur les portes fermées. Et si elles allaient s'ouvrir toutes en même temps et m'encercler, moi qui suis là, seule et sans défense ?

Si je pouvais fuir...

Je lève les yeux au plafond. Où te crois-tu ? Sur un terrain d'aviation, prête à décoller. Décidément, toujours l'obsession des hauteurs ! Il faut que tu partes à l'assaut du ciel. Sur un « Mirage », bien sûr.

Plus loin, au bout du couloir, les Autres. Déjà !

Comme j'étais bien avec toi, cher docteur, dans l'ombre blanche du silence. Je t'avais tout entier dans mes yeux grands ouverts. Je te parlais et tu me répondais toujours.

Je te disais :

— Ça devient toujours moche, après !

— Oui, souvent.

— Une seule solution, mourir avant.

— Vous êtes trop jeune pour mourir.

Je continue d'avancer dans le couloir et les deux silhouettes entrevues viennent à moi sans interrompre leur conversation. Pourtant, je suis sûre qu'elles n'ont pas bougé.

— Que faites-vous, la nuit. Vous dormez ou vous priez ?

— Je chante avec les anges.

— Drôle de réponse pour une Sœur.

L'interpellée part d'un grand éclat de rire. Elle devient toute rouge et des larmes emplissent ses yeux. Vite, demi-tour ! Trop tard.

Ma voix déraille sur un « bonjour » rauque en réponse à une grande fille rousse aux yeux bleus, aux cheveux raides. Sa grande bouche s'ouvre sur un sourire qui creuse deux fossettes sur ses joues. Elle porte une robe noire qui descend jusqu'à ses chevilles et des souliers lacés, aux talons plats comme ceux des hommes.

Sa voix a roulé sur le « r » quand elle m'a dit bonjour.

Accent du terroir ou accent étranger ?

— C'est Violette, dit-elle en me présentant son interlocutrice qui s'en va en haussant les épaules.

— Je suis Sœur Marie-Josèphe. Et vous, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Laurence. Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Trop longtemps. Je voudrais bien retourner en Angleterre. Toute ma famille est là-bas.

Je me pose une question.

Est-ce la Sœur dont j'ai entendu les cris ?

Elle jette la serviette de toilette qu'elle porte à la main pardessus son épaule.

— Je vais au lavabo. Vous m'accompagnez ?

La main sur la poignée de la porte, elle se tourne vers moi.

— Vous avez des cigarettes ?

— Oui. Je vous en donnerai.

Est-ce sa consolation, les cigarettes ? Ça tombe bien, c'est la mienne aussi.

Je sais maintenant comment lui faire plaisir et je me sens heureuse à cette pensée. Heureuse que quelqu'un ait besoin de moi. Je crois que je commence à l'aimer. Je découvrirai bientôt que je ne suis pas la seule et que les Autres subissent son charisme.

Sœur Marie-Josèphe ouvre la porte vitrée du lavabo. Violette peigne ses longs cheveux noirs devant la glace.

Elle tourne son visage pâli vers moi.

La Sœur me glisse à l'oreille.

— Elle n'a plus sa tête à elle, la pauvre chère !

Les autres filles, occupées à se laver, ne se sont pas soucies de mon entrée et ne m'ont même pas accordé un regard de curiosité.

Nous occupons les deux derniers lavabos encore libres.

Sœur Marie-Josèphe fait les présentations.

— La petite brune, à gauche, c'est Yvonne. Elle a vingt-trois ans, je crois. Elle est chef de labo, là-bas.

Là-bas, je comprends que c'est la vie.

— Celle qui se lave les mains, c'est Hélène. Elle doit avoir dans les dix-neuf ans. Elle est orpheline, la pauvre. On va lui commencer l'insuline demain en même temps que Violette.

— Et la grande blonde ?

— C'est Mademoiselle Bonneau. Je ne connais encore que son nom. Sa petite fille a été tuée dans un accident de la route. Elle est employée de maison chez un médecin.

— Elle n'est pas mariée ?

— Non. Elle est...Comment dites-vous, en France ?

— Fille-mère.

— A côté d'elle, c'est Alice. Une récidiviste. Elle en est à son troisième séjour ici. Il y a aussi une petite vieille très drôle mais elle est alitée en ce moment.

— C'est le docteur Bertrand qui s'occupe de vous ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Ne soyez pas triste, chère. L'atmosphère est pénible au début mais vous vous y habituerez. C'est un mélange de cocasse et de tragique. Vous savez, ce sont surtout des âmes emprisonnées qui sont ici.

« Merci, petite Sœur » !

Les filles sont toutes parties. Je quitte Sœur Marie-Josèphe et je regagne ma chambre.

Le premier contact humain aura été moins pénible que je le croyais. Une main se tend. On y pose la sienne et cela suffit pour repartir.

À peine entrée, j'entends gratter à ma porte.

C'est Violette. Elle a le visage de quelqu'un qui garde un important secret.

Comme son nom lui va bien ! Elle ressemble à une fleur avec son corps gracile, sa taille menue, ses bras minces terminés par deux poignets minuscules. Un foulard noué à la bonne femme emprisonne ses longs cheveux.

Elle s'assoit sur mon lit, ouvre le sac noir qu'elle a apporté avec elle et en sort un petit livre cartonné.

Quel est ton secret, Violette ?

Elle me tend le petit livre cartonné.

— Donnez-moi votre carte d'identité, je vous donnerai la mienne.

Je reste interdite un court instant puis je me mets à rire, à rire, sans pouvoir me maîtriser.

Violette me jette un regard douloureux, remet la carte d'identité dans le sac noir qui se referme dans un petit déclic ridicule. Elle sert si fort son secret contre elle de ses mains crispées que le bout de ses doigts devient tout blanc.

Elle se lève et demande encore.

— Vraiment, vous ne voulez pas ?

Je ris toujours, convulsivement.

Alors elle s'en va sans bruit, emportant avec elle son tourment que je n'ai pas su partager.

Je suppose qu'elle doit faire la même offre à toutes les nouvelles venues.

J'ai cessé de rire enfin et je reste un long moment immobile, vidée comme on l'est toujours après une exaltation violente, joie ou colère.

Ai-je envie de pleurer ? Non. Ici, on ne sait plus pleurer. Le spectacle dépasse les larmes. On ne sait plus que rire ou hurler, se révolter. Serrant les dents et les poings, je ne trouve qu'un mot grossier que je répète sourdement comme un leitmotiv.

Parce qu'il faut bien répondre, réagir coûte que coûte, ne pas se laisser impressionner par ce nouveau visage de la souffrance qui possède le triste privilège de faire rire.